

J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de l'éditeur, le plus récent ouvrage de la série *La Grâce d'une Cathédrale*, consacré à Autun, et paru à Paris, aux Editions Place des Victoires, 2020, 441 p. in 4°. La série, initiée par Mgr Joseph Doré en 2010, a d'abord été publiée aux Editions La Nuée Bleue à Strasbourg en 2010, avant d'être reprise depuis un an par les Editions Place des Victoires. Depuis dix ans vingt-neuf volumes ont été publiés. Chacun, luxueusement illustré, réunit les contributions de plusieurs auteurs sur l'histoire de l'édifice à travers les siècles, jusqu'aux interventions les plus récentes. L'accent y est mis sur l'architecture, sur la sculpture et la peinture monumentale et mobilière, sur les arts décoratifs et sur certains aspects de l'évolution de la liturgie, la musique incluse.

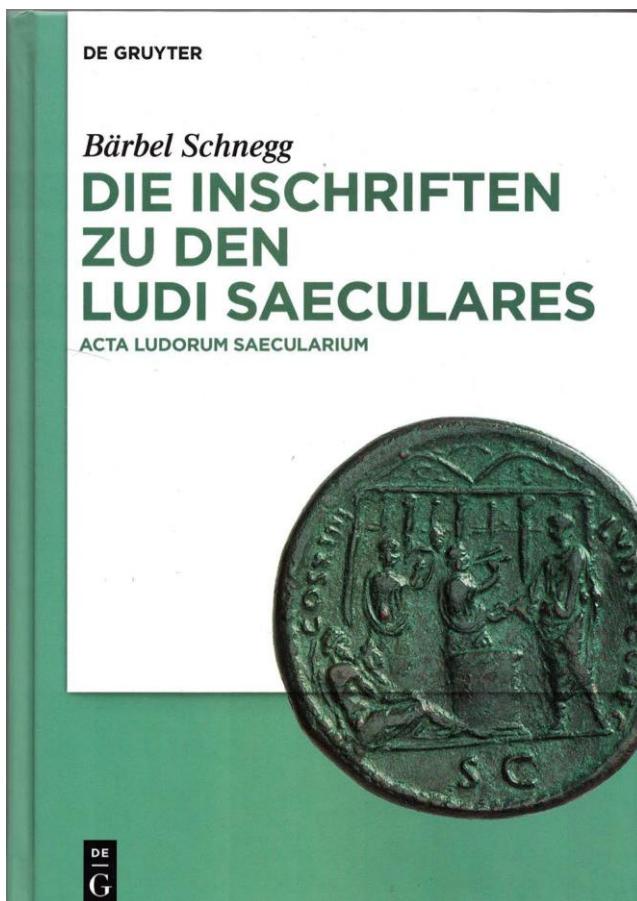
Le présent volume est consacré dans sa majeure partie à Saint-Lazare d'Autun, devenue cathédrale à la fin du XII^e siècle plusieurs décennies après son érection, mais il ne néglige pas les vestiges de la cathédrale primitive, datant du haut Moyen Âge et placée sous le vocable de

saint Nazaire. C'est un livre monumental, qui pèse près de quatre kilos et rassemble soixante et onze articles dus à quarante-trois auteurs ; leurs contributions sont souvent dispersées entre plusieurs chapitres, non sans produire une certaine répétition du contenu. Omniprésentes y sont les photographies, souvent en pleine page et la plupart prises de nouveau par Jean-Pierre Gobillot et Michel Pellat-Finet. Il faut noter que les légendes des planches ne sont pas dues aux auteurs des chapitres concernés mais – et c'est à regretter – elles sont la création de l'éditeur.

L'avant-propos de Mgr Benoît Rivière démontre le rôle joué par l'Eglise dans la genèse du volume mais le ton de voix des articles exclut tout prosélytisme de la part des auteurs. Le contenu du livre est d'une telle profusion qu'on ne peut guère prétendre ici en rendre compte dans tous ses détails. Les spécialistes de l'Antiquité, du Moyen Âge et des Temps modernes s'enrichiront à le lire. Certes une partie du livre est consacrée à la sculpture romane si fameuse de Saint-Lazare, accompagnée de photographies souvent prises depuis les échafaudages. Parmi les autres contributions, certaines sont novatrices, comme c'est le cas dans tous les volumes de la série. On notera ainsi le chapitre intitulé : "Les débuts du christianisme autunois. La cité d'Autun depuis ses débuts (IV^e-VII^e siècles)"; et plusieurs écrits de Sylvie Balcon-Berry, du regretté Walter Berry et de Christian Sapin, s'appuyant sur les résultats des fouilles de l'ancienne cathédrale Saint-Nazaire, son cloître et ses dépendances. Il faut aussi mentionner les contributions de Jacques Madignier pour l'époque moderne, celle d'Eliane Vergnolle pour l'architecture romane, et les deux articles de Kristina Krüger et de Fabienne Joubert sur l'architecture, les peintures et les vitraux des chapelles latérales de Saint-Lazare, qui sont en général méconnues et dont l'importance est trop souvent sous-estimée. Geneviève Bresc-Bautier et André Strasberg commentent les décors et les tombeaux. Frédéric Didier, architecte, responsable des récentes restaurations de Saint-Lazare, était le mieux placé pour faire parler les images de ce chantier (voir les p.130-151). Un bref chapitre de Brigitte Maurice-Chabard sur le Cardinal Rolin et la Nativité du Maître de Moulins se distingue par la discussion, menée en profondeur, de la riche documentation autunoise. L'auteur fait ainsi planer le doute sur l'idée que le tableau fut à l'origine destiné à Saint-

Lazare, et elle retient l'attribution du panneau à un certain Jean Hey – une attribution de plus en plus largement acceptée depuis Charles Sterling par les historiens de l'art.

Le bref catalogue qui vient d'être esquissé n'a aucunement la prétention de rendre justice à ce riche volume, dont l'illustration à elle seule pourrait justifier la place qui lui revient désormais dans l'historiographie autunoise. En revanche, le maniement de l'ouvrage suscite deux réticences. *Primo*, les notes, imprimées en minuscules de très petit module, sont bannies à la fin du livre, ce qui les rend difficilement consultables pendant la lecture du texte principal. *Secundo*, compte tenu de sa taille et de son poids, un tel volume n'est guère portatif. C'est en quelque sorte un livre de lutrin qui peut difficilement être consulté en dehors d'une bibliothèque. Dans les années 1950-1990, les publications des moines de La Pierre-qui-Vire (Editions Zodiaque) pouvaient, elles, accompagner les touristes-voyageurs et contribuer à les former, en leur donnant un aperçu sur l'art roman en France qu'il était facile de garder à portée de main. Les destinataires ont-ils tellement changé désormais ? Ne faut-il pas une réflexion sur le format de ces beaux volumes ?



Bärbel Schnegg, *Die Inschriften zu den Ludi saeculares. Acta ludorum saecularium*, unter Mitarbeit von Wolfram Schneider-Lastin, mit einem Beitrag zur Prosopografie von François Chausson, Walter de Gruyter, Berlin/Boston, 2020, 517 p. (open-edition : <https://www.degruyter.com/view/title/562011>)

J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie le volume de Bärbel Schnegg, *Die Inschriften zu den Ludi saeculares. Acta ludorum saecularium*, avec une contribution sur la prosopographie de François Chausson, que vient de publier de Gruyter. Des Jeux séculaires romains, qui saluaient la disparition d'une génération (*saeculum*) et la naissance d'une nouvelle, après environ 110 ans, lorsqu'aucun de ceux qui avaient assisté à la célébration précédente n'était plus vivant, il existe une double tradition et une longue histoire scientifique. Les historiens et les antiquaires rapportent le mythe étiologique de leur prétendue création, au début du V^e s. av. J.-C., et mentionnent brièvement les quatre célébrations d'époque républicaine, sauf l'auteur grec

Zosime qui ajoute au V^e s. ap. J.-C. au mythe d'origine la cérémonie telle qu'elle était célébrée à partir de 17 av. J.-C., et donne même une transcription de l'oracle sibyllin qui fut à l'origine de la série des Jeux d'époque impériale. Les descriptions littéraires des Jeux séculaires d'époque républicaine quant à elles ne permettent pas d'identifier avec précision les rites en cause, si ce n'est que ces célébrations se faisaient au Champ de Mars, au *Terentum* (ou *Tarentum*), un sanctuaire de Dis pater et de Proserpine, et paraissent avoir concerné la survie des jeunes. La description des cérémonies faite par Zosime a été confirmée dans un deuxième temps par un miracle épigraphique qui a permis de retrouver, à la fin du XIX^e s., les restes de deux colonnes sur lesquelles furent gravés les procès-verbaux des célébrations augustéenne (17 av. J.-C.) et sévérienne (204) des Jeux ; aucun fragment du protocole de 87 ap. J.-C. n'a été découvert jusqu'à présent. Il n'y eut pas d'autre célébration : Constantin a manifestement refusé de répéter les Jeux comme il aurait dû le faire au cours de la décennie postérieure à la victoire du Pont Milvius, ce qui suscite un siècle plus tard l'indignation du païen Zosime et le long développement qu'il consacre aux Jeux séculaires. Joints aux monnaies célébrant ces Jeux, notamment sous Domitien, ces documents livrent une grande quantité de renseignements de tout genre. A l'égal des protocoles des frères arvales, les inscriptions sont d'une valeur inestimable pour la connaissance précise des rites d'une grande fête religieuse romaine, sa préparation, son ordonnance, ses sacrifices, ses jeux théâtraux et ses courses de char. Diversement conservés, ces fragments d'inscriptions découverts pour l'essentiel en 1890 furent d'abord publiés en 1902 dans le *Corpus Inscriptionum Latinarum*, avant leur parution avec des commentaires, en 1941, dans un volume de Giovanni Battista Pighi (réédité en 1965). Malgré la qualité de ces premières éditions auxquels se joignirent deux fragments provenant d'une collection florentine que Luigi Moretti publia en 1984, il convenait de reprendre non seulement le texte de 17 av. J.-C., mais surtout celui des Jeux de 204, qui n'a pas été revu depuis le travail de Pighi dans les années Trente.

Bärbel Schnegg a commencé à s'intéresser aux inscriptions des Jeux séculaires dans une thèse sur les Jeux augustéens, publiée en 2002 chez K. G. Saur, dans le cadre de la revue *Archiv für Religionsgeschichte*. Sa vérification précise du texte, désormais complétée par les deux fragments de Florence joints à celui qui avait été par erreur attribué aux *Saecularia* de Claude (une célébration des centenaires de la fondation de Rome), sa traduction et son commentaire firent grandement avancer la connaissance de l'inscription, de la fête, et de son interprétation : en deux ans son livre fut épuisé. La réimpression du volume fut évoquée, mais l'éditeur, qui était désormais De Gruyter, demanda à juste titre que le protocole des Jeux séculaires de 204 y fût associé. Or ce document, conservé depuis une quarantaine d'années dans un dépôt, était alors inaccessible. En outre, Mme Schnegg était engagée dans d'autres publications. Une fois libérée de toutes ses obligations, elle se remit au travail. Le moment était favorable, puisque le Museo Nazionale Romano des Thermes de Dioclétien aménageait à partir de 2012 un cloître pour y exposer les *commentarii* des frères arvales et ceux des Jeux séculaires. Ces derniers furent sortis du dépôt et restaurés. L'âme de ce projet, qui remontait au professeur Silvio Panciera et au Surintendant Adriano La Regina, était la directrice du Musée, Rosanna Frigeri. Quand elle eut connaissance du projet de B. Schnegg, elle lui proposa de collaborer à la révision des fragments des deux inscriptions. Mme Schnegg réalisa ce travail avec Carlotta Caruso, du Musée des Thermes, pendant les opérations de la restauration et de la mise en place des fragments de l'inscription de 204. Ce travail de contrôle et parfois de correction fut également réalisé pour les fragments du protocole augustéen, et constitue l'un des premiers apports de ce livre. Il offre désormais une version contrôlée et fiable des deux textes et, pour le difficile document de 204, aussi une disposition plus exacte et pertinente des fragments sur la stèle respective, que tous peuvent maintenant vérifier au Musée des Thermes. Une concordance permet de retrouver la numérotation de Pighi.

Le deuxième bénéfice du livre de B. Schnegg réside dans le texte revu, l'apparat critique, la traduction et son riche commentaire. Pour le protocole augustéen elle reproduit le livre de 2002, dont elle met à jour la bibliographie et précise certains détails.

Ce qui rend cette édition particulièrement précieuse ce sont ses commentaires. Dans un premier commentaire qui suit les deux longs protocoles – 168 lignes pour le document augustéen, 317 lignes pour le texte sévérien, B. Schnegg discute les restitutions précédentes pour les écarter ou les maintenir, en reconstruisant les raisonnements de Mommsen ou de Pighi, en motivant leurs décisions, tout comme elle le fait pour ses propres corrections ou restitutions, qui sont généralement convaincantes. En effet ni Mommsen ni Pighi ne justifiaient leurs restitutions des lacunes des inscriptions, ce qui déroutait souvent les non spécialistes. Pour le texte du *commentarium* augustéen, après sa critique des restitutions et leur explication, un deuxième commentaire éclaire les données rapportées par l'inscription. Ces deux commentaires sont suivis de l'histoire de cette fête célébrée du 1^{er} au 3 juin 17 av. J.-C., de l'analyse de son mythe d'origine, d'une topographie des cérémonies décrites, d'une prosopographie des quindécemvirs, les prêtres chargés de célébrer la fête, et d'une analyse des monnaies augustéennes commémorant l'événement. Une étude de l'oracle sibyllin qui fut à l'origine de la fête de 17 av. J.-C. et de l'hymne séculaire écrit par Horace concluent cette première partie du livre.

La deuxième partie du volume est nouvelle. Elle est consacrée au *commentarium* de la fête de 204 ap. J.-C. dont elle reconstruit la disposition des fragments sur la colonne. Cette reconstruction apporte un premier bienfait : un texte dont les lignes sont numérotées de 1 à 317, et non découpées, comme dans les éditions précédentes, en plusieurs séquences correspondant aux grands ensembles de fragments et dotées chacune d'une numérotation propre. Ce résultat d'une analyse serrée des fragments et de leur disposition sur la colonne rend aujourd'hui la consultation et la citation du protocole nettement plus aisées. Pour commenter et vérifier les listes de présence des quindécemvirs, pour décrypter les très fragmentaires et difficiles listes des 110 matrones qui célébraient la fête à côté des prêtres, celles des 54 garçons et filles qui récitaient le *Carmen saeculare*, et de la trentaine de garçons qui avaient exécuté le *lusus Troiae* (un jeu équestre), B. Schnegg s'est adjoint les compétences de Fr. Chausson, qui est l'un des meilleurs connaisseurs de la prosopographie sévérienne. La liste des matrones est la plus mutilée, mais une dizaine de nouveaux éléments ont

néanmoins pu être obtenus, alors que pour les cinquante-quatre récitants de l'hymne séculaire, respectivement vingt-deux et seize noms sont connus avec plus ou moins de détails nouveaux (trois pour les garçons, cinq pour les filles), et pour les vingt-sept garçons du groupe indéterminé qui exécuta les figures du « Jeu de Troie » sept nouveaux éléments ont été découverts par Fr. Chausson. Avec le commentaire épigraphique et prosopographique précis des reconstitutions, cette partie du livre apporte de nombreuses nouveautés par rapport à l'édition de Mommsen et de Pighi. Le texte des édits des quindécemvirs ou de l'empereur relatifs à l'organisation des différentes cérémonies, et celui des protocoles résument les rites ont été dans l'ensemble contrôlés et souvent corrigés : p. ex. à la ligne 8 *[celebrita]tem* à la place de *[sollemnita]tem* ; l. 18 *[... p]ueri [... te]mpus adolesce[ntiae]* au lieu de *[...]ueri* ; l. 24 *o[mnia dii] immortales referant* ; l. 99 *corb[ibus] ... p]ositis* au lieu de *in coru[... p]ositis* ; ll. 127-136, où le texte de la prière du sacrifice de la *uictima praecidanea*, ou l. 157 celui du sacrifice à Jupiter, ont été restitués en grande partie. Dans d'autres passages, B. Schnegg récuse des restitutions faites par Mommsen ou Pighi, comme par exemple aux lignes 18-20, parce qu'elles sont impossibles. Elle conclut le volume par une analyse de la signification des jeux séculaires sévériens, de leur topographie et de leurs rites, des frappes monétaires effectuées, d'une comparaison avec le protocole augustéen, et enfin de leur signification pour la dynastie sévérienne. Un index et la reproduction des monnaies augustéennes, flaviennes et sévériennes concluent le volume.

Il ne saurait être question de revenir ici sur toutes ces mises au point, corrections et restitutions nouvelles proposées par B. Schnegg pour les deux procès-verbaux. Il est certain que ce livre met entre les mains de tous une édition contrôlée et réfléchie de ces deux documents religieux directs, qui servent de points de départ pour la connaissance et l'interprétation de cette fête célèbre et sont centraux pour l'étude de la religion d'État sous l'Empire romain, en même temps qu'ils offrent un point de vue privilégié pour l'analyse de la relation souvent difficile entre les textes des analystes et des historiens et la réalité rituelle telle que les inscriptions la révèlent.



et de la papauté.

Denifle, Ehrle et Pastor, qui étaient de quasi contemporains, se sont bien connus et régulièrement côtoyés à Rome. Ils ont tous trois joui en leur temps de l'estime des milieux ecclésiastiques et académiques. Mais chacun avait cependant sa personnalité humaine et scientifique bien marquée.

Denifle, dominicain autrichien de formation néo-thomiste, s'est surtout consacré, à partir de sa nomination comme sous-archiviste de l'Archivio segreto Vaticano à de grandes éditions de textes médiévaux, dont une des plus connues est le *Chartularium Universitatis Parisiensis* ; il a été mêlé à de nombreuses controverses érudites et son ultime ouvrage a été un *Luther* très polémique. De tempérament plus irénique, Franz Ehrle, d'origine allemande, appartenait à la Compagnie de Jésus. L'essentiel de sa longue carrière s'est déroulé à la Biblioteca Apostolica Vaticana ; il a joué, en tant que préfet, un rôle capital dans la modernisation de cette bibliothèque, ce qui lui a valu, à la fin de sa vie, d'accéder à la pourpre cardinalice ; il est par ailleurs l'auteur de multiples travaux, toujours utilisés aujourd'hui, sur l'histoire de la bibliothèque pontificale au Moyen Âge, sur le Grand Schisme et sur les courants dissidents au sein de l'ordre franciscain.

C'est un profil malgré tout assez différent que présente Ludwig Pastor. Né en 1854 à Aix-la-Chapelle, de père luthérien mais tôt converti au catholicisme sous l'influence de sa mère, il restera un laïc, marié et père de famille. À la fin de sa carrière, il sera anobli par l'empereur d'Autriche François-Joseph et deviendra le baron (Freiherr) Ludwig von Pastor. Bien qu'il ait commencé ses études en Allemagne où il eut pour maître Johannes Janssen, historien catholique connu pour ses opinions vigoureusement ultramontaines et anti-protestantes, Pastor, peut-être rebuté par l'atmosphère du Kulturkampf, quitta bientôt son pays natal pour l'Autriche dont il prit la nationalité, où il soutint ses thèses et où il devint professeur d'« histoire générale » à l'université d'Innsbruck

J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie le volume intitulé *Ludwig von Pastor (1854–1928). Universitätsprofessor, Historiker der Päpste, Direktor des Österreichischen Historischen Institut in Rom und Diplomat / Professeur, historien des papes, directeur de l'Institut historique autrichien de Rome et diplomate*, Andreas Sohn / Jacques Verger (Hg. / éds.), Regensburg, Schnell und Steiner, 2020, 440 p., nombreuses illustrations en noir et blanc. Ce volume contient les actes d'un colloque organisé en 2018 à Rome par Andreas Sohn et moi-même, colloque qui faisait lui-même suite à deux colloques comparables consacrés au savant dominicain Heinrich Denifle et au cardinal Franz Ehrle qui se sont tenus respectivement à Paris en 2012 et à Rome en 2015 et dont les actes ont également été publiés, pour le premier par notre Académie en 2015, pour le second par l'École française de Rome en 2018. Avec ce volume s'achève donc une trilogie mettant en valeur trois grandes figures de l'érudition germanique de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle, toutes trois liées par ailleurs à Rome, au Saint-Siège et au renouveau scientifique de l'histoire de l'Église

qu'il quitta en 1901 pour occuper les fonctions de directeur de l'Institut historique autrichien de Rome avant d'être nommé, au lendemain de la Première Guerre mondiale, ambassadeur auprès du Saint-Siège de la jeune mais très catholique et conservatrice république d'Autriche. Il occupa ce poste, où il put faire valoir ses liens personnels avec le pape Pie XI, jusqu'à sa mort en 1928.

À la différence de Denifle et Ehrle, Pastor n'a pas été un érudit ni un grand éditeur de textes. Bien qu'il n'ait nullement méconnu l'importance des sources primaires et des documents inédits, son goût naturel allait aux grands synthèses et aux vastes fresques historiques. Son œuvre majeure, véritablement monumentale, est sa *Geschichte der Päpste seit dem Ausgang des Mittelalters* (*Histoire des papes depuis la fin du Moyen Âge*) publiée à partir de 1886, en 16 volumes, dont certains divisés en plusieurs tomes et dont plusieurs firent l'objet d'éditions révisées successives. Le succès de cette publication fut immédiat. Elle fut très vite traduite dans les principales langues européennes. Elle trouva manifestement partout des lecteurs, non seulement dans le monde académique, mais aussi dans le public cultivé, surtout celui des milieux catholiques et conservateurs, et dans les établissements et institutions ecclésiastiques, où elle fit vite figure d'histoire quasi officielle de la papauté.

Le succès international de la *Geschichte der Päpste* s'explique par les trois caractéristiques principales de cette œuvre. D'abord, son ampleur (du début du XIV^e à la fin du XVIII^e siècle) et la grande richesse de la documentation mise en œuvre, souvent inédite, tirée notamment de la bibliothèque et des archives du Vatican, mais aussi de nombreux dépôts italiens et allemands. Ensuite, l'agrément d'une narration élégante, assez « littéraire », s'autorisant digressions, portraits de figures remarquables, scènes de genre évoquées avec pittoresque, etc. ; les éléments érudits étaient rejettés en notes ou en annexes et Pastor évitait l'allure austère et la froide objectivité auxquelles prétendaient certains historiens « positivistes » de son temps ; son nom aurait même été avancé un temps, dans les années 1920, pour le prix Nobel de littérature. Enfin, la perspective apologétique assumée sans détour : la glorification de la papauté et de sa mission providentielle est le fil conducteur de toute l'œuvre, dans la droite ligne du concile Vatican I qui avait affirmé le dogme de l'infalibilité pontificale, et, en contre-point, on trouve la critique systématique de tout ce qui allait à l'encontre de cet ultramontanisme radical : le conciliarisme, le protestantisme, l'humanisme « païen », les Lumières et tous les courants libéraux, démocratiques ou laïcisans de la pensée moderne pour lesquels Pastor partageait la répulsion des papes Pie IX et Pie X.

Dans ces conditions, on conçoit évidemment que cela même qui avait fait le succès initial de l'*Histoire des papes* de Pastor, explique aussi le relatif oubli où elle est progressivement tombée depuis les années 1930 et plus encore 1950. Son style souvent grandiloquent et sa conception très littéraire de l'écriture historique apparaissent datés, ses préjugés antidémocratiques, anti-œcuméniques, antimodernistes le discreditent aux yeux de beaucoup de lecteurs, même chrétiens, ainsi que son exaltation sans réserve de la primauté romaine.

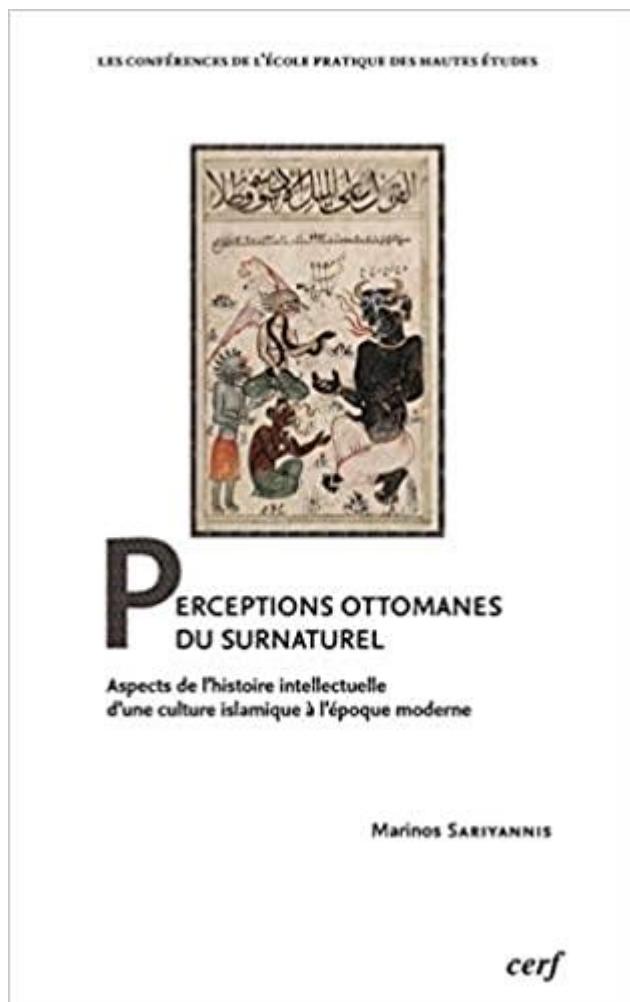
Dans ces conditions, vaut-il encore la peine de s'intéresser à Ludwig von Pastor et de lire son *Histoire des papes*, fût-ce avec circonspection ? C'est cette double question qui est, en quelque manière, à l'origine du présent volume.

Celui-ci, après une longue introduction biographique, très détaillée, d'Andreas Sohn, se divise en quatre parties. Dans la première, Thomas Brechenmacher étudie la formation et le milieu social de Pastor, Michaela Sohn-Kronthaler ses activités professorales en Autriche, Andreas Gottsmann son rôle comme directeur de l'Institut historique autrichien de Rome et comme ambassadeur. Dans la seconde, Sergio Pagano évoque ses recherches, avec l'aide de divers collaborateurs, aux Archives du Vatican et Christine Maria Grafinger ses activités à la Bibliothèque du Vatican ; elle donne en appendice à sa contribution un très précieux inventaire des très nombreux papiers personnels, brouillons et manuscrits, lettres et agendas, etc. légués par Pastor à cette Bibliothèque.

La troisième partie analyse, à titre d'exemples, quelques aspects de l'œuvre historique de Pastor. J'ai moi-même étudié son traitement spécifique, dans le premier volume de la *Geschichte der Päpste*, de la papauté des derniers siècles du Moyen Âge, entre 1305 et 1458. Volker Lepin se penche sur la question, centrale pour Pastor et, plus largement, toute l'historiographie religieuse allemande, de la réforme de l'Église : pourquoi la réformation protestante a-t-elle réussi en Allemagne ? Quelle réforme l'Église catholique aurait-elle dû promouvoir pour y faire obstacle ? Enfin, Wolfgang

Augustyn traite du rapport de Pastor à l'art et à l'histoire de l'art auxquels sa grande familiarité avec Rome l'avait rendu sensible : soucieux d'un art authentiquement chrétien et d'autant moins favorable à la modernisation de la ville de Rome dont il fut le témoin à la fin du XIX^e siècle qu'il l'associait à la fin du pouvoir temporel des papes et à l'avènement de l'Italie unifiée autour de sa nouvelle capitale, il sut cependant élargir ses perspectives, se montrant par exemple de plus en plus ouvert aux beautés de l'art baroque. Enfin, les quatre contributions de la dernière partie sont consacrées à la réception et à la fortune de l'*Histoire des papes* en France (Olivier Poncet), dans les pays anglophones (Thomas O'Coonor), en Italie (Paolo Vian) et en Espagne (Ludwig Vones) ; elles aboutissent à des constats convergents, soulignant à la fois le succès initial de l'œuvre et la désaffection plus ou moins rapide qui la frappa ensuite, non sans malentendus et arrière-pensées.

On peut dès lors essayer de répondre aux deux questions posées plus haut. Certes, l'œuvre de Pastor apparaît aujourd'hui à bien des égards dépassée. Mais son auteur n'en mérite pas moins d'être encore lu et étudié comme un témoin éminent et même un acteur important du contexte et des tensions religieuses, politiques et culturelles de son temps, vécues au cœur de la Rome pontificale, et ses écrits, lus désormais, bien sûr, avec un œil critique, s'imposent encore à la fois par l'ampleur et la cohérence de la vision historique et du projet littéraire et par la richesse inégalée du matériau bibliographique et archivistique dépouillé et toujours à la disposition des chercheurs qui auraient tort de négliger cette mine. »



J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de son auteur Monsieur Marinos Sariyannis, l'ouvrage intitulé *Perceptions ottomanes du surnaturel. Aspects de l'histoire intellectuelle d'une culture islamique à l'époque moderne*, Paris, Cerf, 2019, 129 pages.

Monsieur Sariyannis travaille depuis une vingtaine d'années sur la société et les mentalités dans le monde ottoman, avec un goût particulier pour les milieux marginaux. Il s'intéresse aussi à la pensée politique ottomane, à laquelle il a consacré un livre récent¹. Il débroussaillera un nouveau champ, celui des perceptions ottomanes du surnaturel. Le présent ouvrage est le remaniement, complété d'un glossaire et d'une bibliographie, des quatre conférences qu'il a données sur ce sujet, au printemps 2017, à la IV^e Section de l'École Pratique des Hautes Études.

Monsieur Sariyannis a pu profiter des travaux qui se sont accumulés ces dernières décennies dans le domaine des réflexions générales et des chronologies et plus particulièrement dans celui de l'analyse de la pensée islamique. Le champ était demeuré sous-exploité chez les ottomanistes, parce qu'on avait négligé des textes jugés dénués d'originalité, faute aussi de sources aisément utilisables. La question de l'originalité ne se pose pas pour

Monsieur Sariyannis, qui étudie l'univers intellectuel et mental des Ottomans. Quant aux sources, les publications se sont multipliées, fournissant une documentation toujours croissante.

Il s'agit pour Monsieur Sariyannis, en partant de nos concepts, de se faire une idée des conceptions des Ottomans (de passer de l'*etic* à l'*emic*), tout en prenant garde aux évolutions et à la coexistence de visions divergentes selon les milieux et les individus. Le preternaturel –phénomènes étranges ne procédant pas de miracles divins mais de causes naturelles inconnues ou cachées– s'oppose, en gros, au surnaturel –phénomènes échappant aux lois naturelles et à l'entendement humain. Ces deux notions correspondent aux mots arabes et ottomans *adja'ib* et *gara'ib*. Ceux-ci forment pourtant bien souvent une paire de termes indifférenciés. Kâtib Çelebi, au XVII^e siècle, élargit la pensée ottomane aux sources européennes, soumises à une méthode ottomane d'analyse. Une forme de scepticisme à l'égard des miracles qu'une piété rigoriste voudrait laisser au seul Prophète n'empêche pas leur présence dans la piété populaire et l'on voit se glisser la politique dans des débats entre oulémas et soufis. Des tendances naturalistes, voire matérialistes, à partir du milieu du XVII^e siècle, n'empêchent pas les croyances populaires de prospérer.

Rien de simpliste, donc, dans le propos de Monsieur Sariyannis, qui laisse leur part au doute, au flou et à l'ambivalence. En cas de besoin, il contourne l'obstacle : s'il paraît difficile d'évaluer

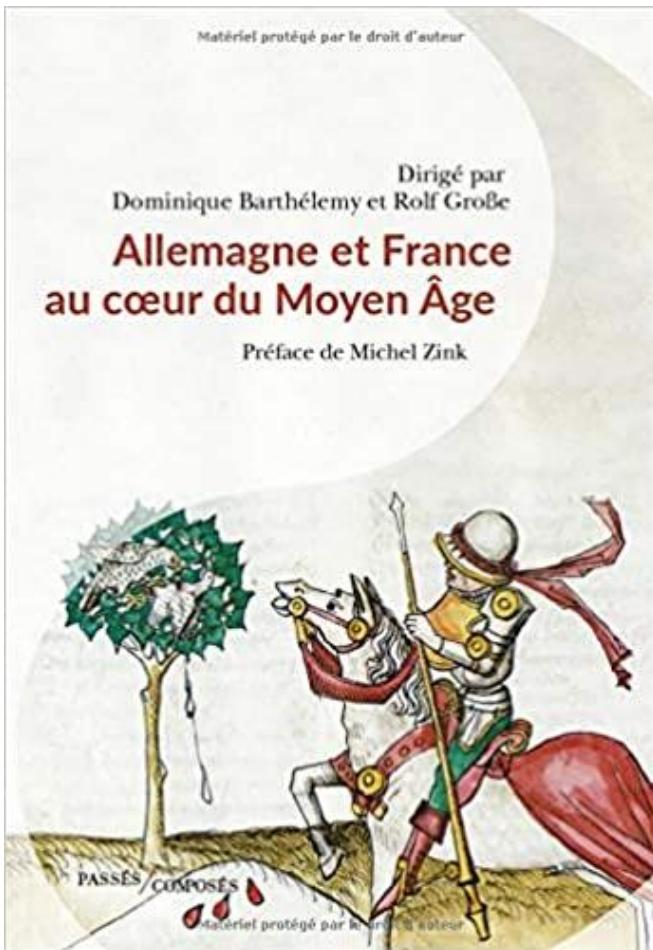
¹ *A History of Ottoman Political Thought up to the Early Nineteenth Century*, Leyde-Boston, Brill, 2019.

une éventuelle rationalisation des sciences occultes, alors il se penche sur la médecine et son rapport à la magie, ou sur l'histoire et les réflexions qu'elle induit sur la causalité.

Un premier chapitre est consacré aux conceptions du surnaturel par l'examen de la littérature ottomane des *adja'ib*, notamment des textes géographiques des XV^e et XVI^e siècles. Le deuxième chapitre se concentre sur un surnaturel violent les lois naturelles, « incontrôlé ». La société et le gouvernement ottomans se trouvaient face aux miracles des saints comme à l'irruption des revenants et fantômes, voire à la présence du mal. Pouvait-on contrôler le surnaturel ? C'est la question posée par le troisième chapitre, celui des sciences occultes, de la magie et de la divination : univers des démons, ou discipline scientifique ? Les deux visions existaient et des efforts furent déployés pour rationaliser et expliquer les pratiques. Jusqu'où pouvait aller cet effort ? Le quatrième et dernier chapitre aborde la modernité ottomane qui se développe à partir du milieu du XVII^e siècle et s'interroge sur l'existence et les limites d'un « désenchantement du monde » à l'ottomane.

La conclusion souligne ce qui reste à explorer. Le terme « ottoman » lui-même mériterait d'être examiné. Le livre est surtout consacré à une vision turque à profondeur musulmane. Monsieur Sariyannis l'annonce d'ailleurs dans le titre. Pour autant il n'ignore pas que la société ottomane était faite de plus d'une culture et le quatrième chapitre, parce que les instruments nécessaires étaient disponibles, élargit ce champ de vision.

Monsieur Sariyannis présente son livre comme un « exposé préliminaire ». Le travail réalisé est déjà considérable et montre l'existence, dans le domaine particulier du « surnaturel », d'une culture ottomane autonome, diverse et en perpétuelle évolution, mais en phase avec des mouvements contemporains en Europe.



J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, le recueil de vingt études, muni d'une préface de notre Secrétaire perpétuel Michel Zink ainsi que d'un avant-propos de SAS Mgr le Duc d'Arenberg, et dirigé par Rolf Grosse et par moi-même sur *Allemagne et France au cœur du Moyen Âge, 843-1214*, Paris, Passés Composés, 2020, 240 pages, 46 planches en couleur. Il s'agit de la mise en oeuvre d'un projet qui tenait à cœur à Mgr le duc d'Arenberg : autour de la publication et du commentaire des deux originaux de diplômes ottoniens que possèdent ses archives, assurés ici par Laurent Morelle, réunir des historiens allemands, belges et français pour proposer des analyses de documents et d'épisodes susceptibles de montrer la parenté et la relation entre les histoires de la France, de l'Allemagne et aussi des pays intermédiaires que furent, au Moyen Âge, les duchés, comtés ou évêchés qu'on peut appeler lotharingiens. Le propos est original sous cette forme, et le livre vient tout à la fois consacrer une vision émancipée des biais nationalistes modernes, telle qu'on l'a développée notamment depuis la seconde guerre mondiale, et ouvrir des perspectives

nouvelles : il contient à la fois des états de questions et des contributions novatrices. Plusieurs documents significatifs sont reproduits et traduits, et surtout de nombreuses illustrations jalonnent le livre, qui est une très belle réalisation des jeunes éditions Passés Composés que dirige Nicolas Gras-Payen.

Le recueil commence par un chapitre sur les étapes de la relation franco-allemande entre le partage de Verdun et la bataille de Bouvines, dû aux deux codirecteurs, et rappelant que la pensée d'une dissociation n'était d'abord que provisoire. La langue sépare déjà en 842, lors des serments de Strasbourg évoqués par Irmgard Fees, les armées de Charles le Chauve et de Louis le Germanique, mais ces rois, frères coalisés contre leur aîné, savent les deux l'un et l'autre. Jens Schneider explique que le *Ludwigslied*, poème en allemand à la gloire d'un petit-fils de Charles le Chauve était une opération de propagande en vue de la réunification franco-allemande, ou plutôt franque tout simplement. Stéphane Lebecq fait revivre la figure d'un comte « allemand » qui vient défendre Paris contre les Normands et y laisser la vie en 886, et Anne-Marie Helvétius nous intéresse à l'énergie de Gerberge, cette reine allemande de France occidentale (939-969), et elle commente aussi la broderie faite de sa main, dont de beaux et précieux lambeaux sont conservés à Cologne. Mais déjà la Lotharingie s'affirme avec la politique sinuose et controversée du duc Gislebert, que restitue Jean-Louis Kupper, correspondant de l'Académie, et un peu plus tard la Flandre dont Jean-Marie Moeglin, correspondant de l'Académie, étudie le mythe d'origine : la légende du forestier Lidéric que les variations successives vieillissent et dédoublent, ce qui émancipe à chaque fois un peu plus le pays flamand de la France et de l'Allemagne.

L'enluminure messine étudiée ici par Charlotte Denoël marque l'autorité des prélates lotharingiens, mais celle de Reichenau évoquée par Anne-Orange Poilpré exalte les rois empereurs ottoniens, notamment Otton III et Henri II. Au premier revient l'hommage des nations, à tous deux

l'honneur d'une représentation christologique. Henri II passe cependant pour avoir rencontré son homologue de France occidentale, Robert le Pieux, en 1023, à Yvois et Mouzon, pratiquement sur pied d'égalité puisque les entrevues ont eu lieu par alternance de part et d'autre de la Meuse, fleuve frontière. Ils ont envisagé un grand concile de réforme chrétienne et de « paix », comme si l'Europe d'alors devait être codirigée par un couple franco-allemand ! Patrick Corbet, correspondant de l'Académie, démystifie tout de même l'épisode (qui est le plus connu d'une séquence allant de 1006 à 1033) : le projet fait long feu car Henri II meurt peu après, et Robert le Pieux qui, lui, cherchait surtout un appui contre le comte Eudes II de Blois ne le trouve pas assez à son gré ! Ce sera sans rancune toutefois, car depuis l'avènement d'Hugues Capet et avec le désintérêt de sa dynastie pour la Lotharingie, il n'y a plus de pomme de discorde entre les royaumes qui commencent à s'identifier un peu plus, au XII^e siècle, comme l'Allemagne et à la France.

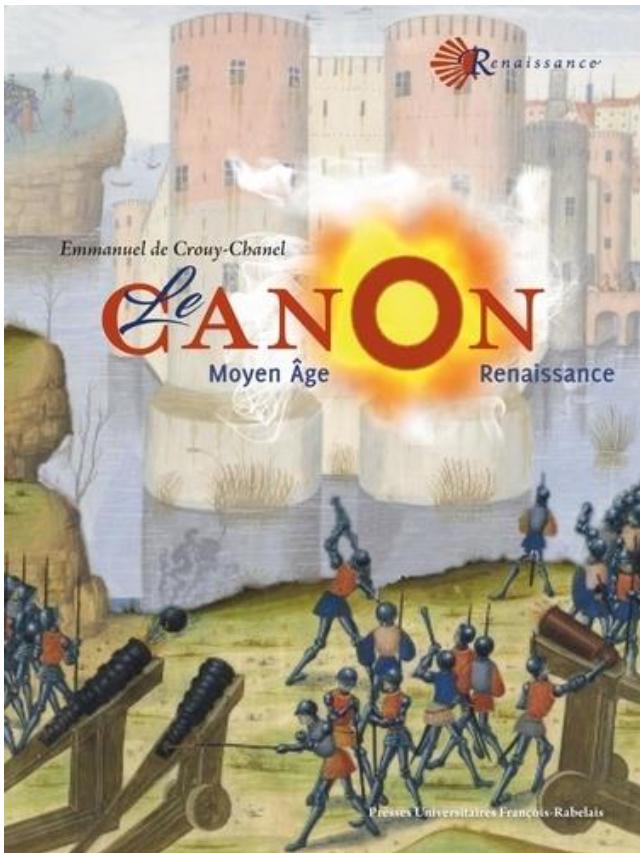
Au fil du XI^e siècle en effet, l'empire et le royaume ont eu des destinées politiques nettement divergentes et les liens se sont distendus du fait même de l'absence de rivalité. C'est en Italie et avec l'Angleterre que les empereurs et les rois capétiens soutiennent désormais, respectivement, leurs plus dures et stimulantes confrontations. Gerhard Lubich souligne le caractère atypique de la menace allemande sur Reims en 1124 et moi-même celui de la brève effraction de la frontière d'Otton IV qu'arrête en 1214 la bataille de Bouvines. L'une et l'autre alimenteront surtout ce qu'on appelle aujourd'hui, dans les cercles à la mode, le « roman national » français.

Ce n'est pas que les pays français, lotharingiens et allemands aient cessé de vivre des histoires sociales, religieuses et culturelles parallèles. La trêve de Dieu, élaborée en Catalogne, appuyée sur des jugements de Dieu (ordalies), remonte le long de la frontière entre le royaume capétien et l'empire pour se répandre vers 1060 en région royale, flamande et normande, puis en 1082 et 1083 à Liège et Cologne, où elle est adoptée et adaptée selon des modalités que Rolf Grosse et moi-même tentons ensemble d'éclaircir. Christof Rolker a beau relativiser l'influence directe d'Yves de Chartres sur le concordat de Worms, la résolution de la querelle des investitures n'en reste pas moins du même ordre en Allemagne et en France - mais aussi, il est vrai, en Angleterre. Si en 1160, la brutalité allemande est dénoncée dans l'affaire du schisme alexandrin, comme l'explique bien Harald Müller, ce n'est pas du fait d'un Français, mais par Jean de Salisbury et à l'usage du roi d'Angleterre. Voici venu, en effet, le grand moment où s'affirment l'attraction et le rayonnement des écoles de Paris. Notre confrère Jacques Verger y relève un certain afflux d'Allemands (encore que moindre, et il explique pourquoi, que celui des anglais et des Italiens) ; il décèle d'autre part un petit filet, en sens inverse, d'étudiants français allant jusqu'au Rhin. La présence et l'importance culturelle des communautés juives est un autre trait important du Moyen Âge central, aussi bien en Allemagne et Lotharingie qu'en France capétienne : une histoire de l'Europe et de ses racines se doit de le rappeler et en même temps de présenter avec précision la persécutions et la protection des juifs, comme le fait ici Johannes Heil. Et le fait est qu'ils ont joui d'un meilleur statut protecteur, de droit impérial, en Allemagne jusqu'à la fin du Moyen Âge.

Des deux côtés, un servage postcarolingien que les documents des archives d'Arenberg ont permis à Laurent Morelle d'évoquer s'éclipse ou se réincarne régulièrement. Des deux côtés, la vassalité peut se tourner en chevalerie aux abords de l'an 1100. Sa pratique la plus caractéristique, le tournoi, est attestée à ses débuts de part et d'autre de la frontière, à la fois en milieu francophone et en milieu germanophone. Les armoiries apparaissent en liaison étroite avec lui : Jean-François Nieus développe ici une argumentation très convaincante dans ce sens. Les êtres imaginaires chevauchent de France en Allemagne puisque *Perceval* de Chrétien de Troyes inspire une traduction qui se mue en transposition et en œuvre originale : le *Parzival* de Wolfram d'Eschenbach. Jean-René Valette consacre à cette célèbre adaptation courtoise une étude novatrice, comprenant notamment une lecture très sensible, en regard de son texte, de l'image des gouttes de sang sur la neige dans un manuscrit de Berne, qui fait la couverture du livre. Il termine en se référant à la philosophe Simone Veil, dont notre Secrétaire perpétuel Michel Zink a remarqué qu'elle était allée droit au fait, mieux que des rayons de commentaires savants, en comprenant que le péché de Parzival était le manque d'attention aux tournants d'autrui - il faut dire de Parzival, car l'auteur allemand, Wolfram d'Eschenbach, a dans sa

transposition explicité l'essentiel, qui n'était qu'effleuré sous la plume française de Chrétien de Troyes.

En un bref épilogue, les deux codirecteurs se réunissent dans l'admiration de deux sculptures apparentées : la communion du chevalier en la cathédrale de Reims et, au portail de celle de Naumburg, la margravine Uta. La beauté expressive de cette dame de haut parage, en qui l'on a voulu souvent, depuis le XIX^e siècle, faire le symbole d'une Allemagne médiévale pieuse et forte, est l'œuvre d'un très grand artiste qui a su lui donner assurément une marque propre, mais qui doit beaucoup à son passage sur les chantiers de plusieurs cathédrales françaises, dont Reims. Si ce livre peut inspirer l'étude et l'enseignement de l'histoire dans plusieurs pays, selon le vœu de SAS Mgr le duc d'Arenberg qui en a soutenu la publication avec élan et générosité, la margravine Uta ne peut-elle devenir une Europe qui considère ses racines avec attention et sans complaisance, et regarde son avenir avec confiance ?



J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de son auteur et de son éditeur, l'Université de Tours, le livre d'Emmanuel de Crouy-Chanel, *Le canon. Moyen Âge Renaissance*, Tours (Presses universitaires François Rabelais), 2020, 491 pages.

Emmanuel de Crouy-Chanel, professeur de droit public à l'Université de Picardie, mène parallèlement depuis longtemps des recherches sur l'artillerie. Il vient de publier aux presses universitaires de Tours une prodigieuse somme, tirée de sa thèse de doctorat en histoire et consacrée au développement de l'artillerie à poudre, des origines jusqu'au règne d'Henri II. Jusqu'à présent cependant, la plupart des nombreux travaux publiés sur le sujet se bornaient soit à décrire des pièces parvenues jusqu'à nous, soit à éditer des textes, notamment des inventaires, les deux le plus cependant souvent centrés sur des périodes relativement restreintes. L'auteur s'est attaché dans ce livre à étudier les uns et les autres autres dans leur évolution chronologique du XIV^e au milieu du XVI^e siècle. Avec, pour la multitude des pièces

d'archives examinées sur cette longue période, une méthode rigoureuse dont rend compte, dès les premières pages, une petite fiche révélatrice du souci de précision permanent du propos : les conventions des citations et transcriptions qui permettent, pour la première fois, de beaucoup mieux cerner les textes présentés, donner leur véritable signification à des mots qui n'ont pas le même sens selon les époques et parfois les régions. Car le livre présente un nombre impressionnant d'inventaires, de pièces comptables, de commandes, de livraisons, de quittances, de récits de chroniqueurs où chaque mention est finement analysée, ces études textuelles étant toujours mises en parallèle avec celle des sources iconographiques, malgré les limites que peuvent par exemple présenter les figurations relatives à des épisodes de sièges du XIV^e siècle peintes dans des manuscrits datant, eux, des deux derniers tiers du XV^e siècle avec les anachronismes que cela peut entraîner.

De nombreuses pièces d'artillerie ont été conservées, rares encore pour le XIV^e, mais en nombre croissant pour la période suivante. Les premiers canons à garrots utilisés dans la première moitié du XIV^e siècle, et très vite des canons à plommées, comme celui de Tannenberg, firent place dans les années 1375 à des tubes jetant des boulets de pierre, d'abord relativement légers, auxquels succéderont de gros canons avec l'emploi de boulets de fer. Le poids des projectiles, les caractéristiques des tubes, les métaux utilisés pour les veuglaires, les charges de poudre et les performances qu'elles permettaient font l'objet d'analyses toujours étayées sur un nombre de textes contemporains impressionnant. Un long chapitre est consacré au tryptique bombarde-veuglaire-couleuvrine pour la période allant de 1425 à 1465 avec un affinement de la chronologie significatif.

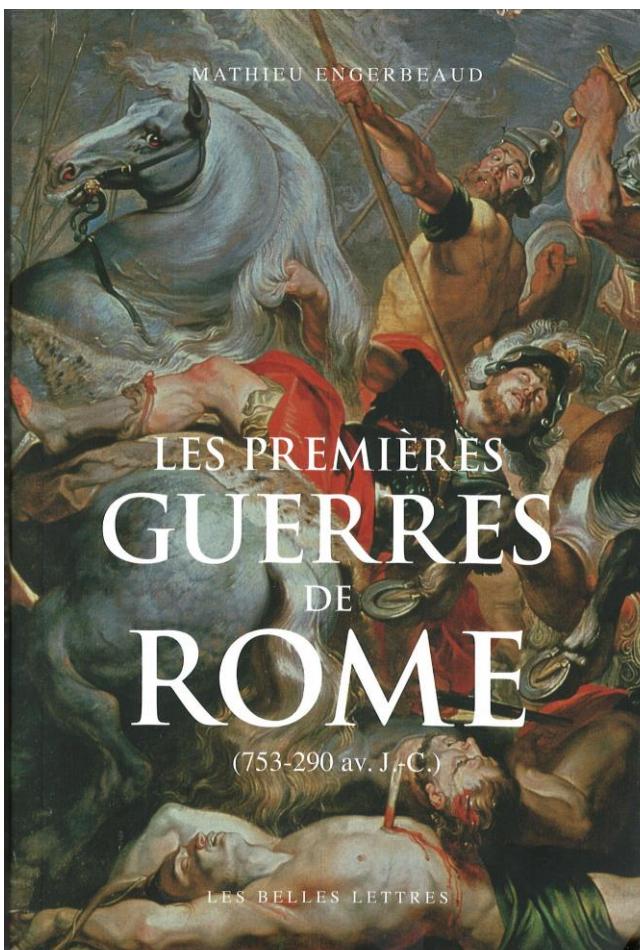
Une coupure nette se fait jour durant le dernier quart du XV^e siècle, le système mis en place autour de la bombarde pour faire brèche et du veuglaire pour les tirs répétés à moyenne portée est alors, montre Crouy-Chanel, remis en cause par le développement de la couleuvrine comme une pièce lourde. Furent alors créées des pièces assez puissantes pour faire brèche, des progrès parallèles apparaissant tant dans l'artillerie du duc de Bourgogne que dans l'armée royale, avant de se diffuser

par la suite en Bretagne ou dans le sud de l'Europe, l'Italie, l'Espagne, puis l'Écosse et l'Angleterre. L'usage naval de ces pièces n'est pas oublié, comme les progrès de l'affutage.

Dans le chapitre consacré à la standardisation du canon moderne (1510-1550) est exposée la manière dont se constitue un système d'armes autour du canon de bronze à chargement par la gueule et la spécialisation des pratiques des canonniers en même temps qu'une réduction des types de calibres.

Dans la guerre de siège, le recours par les assiégeants à l'artillerie n'a pas été, expose l'auteur, une arme qui aurait entraîné la fin de la fortification traditionnelle, mais d'abord un vecteur de puissance leur permettant d'accélérer le déséquilibre du rapport de force. De nombreux documents, tant textuels qu'iconographiques sont ainsi présentés pour illustrer au cours des périodes considérées l'adaptation des enceintes attaquées aux tirs en brèche.

Parmi les multiples apports de ce volume de près de cinq cents pages, on doit mettre l'accent sur une précision jusqu'ici inégalée quant à la chronologie de cette arme, l'évolution des différents types, l'étude des diverses solutions pour affiner les poudres employées dans les arsenaux et leur industrialisation progressive, la gestion des stocks, le transport ou l'embarquement des pièces, tout cela à la lumière d'une documentation abondante et totalement maîtrisée avec une rigueur constante. Il s'agit donc là d'une véritable somme qui donne un état des connaissances actuelles en ce domaine et mérite d'être reconnue comme telle.



Mathieu Engerbeaud, *Les Premières Guerres de Rome* (753-290 av. J.-C.), Paris, Les Belles Lettres, 2020, 495 pages, ouvrage couronné par le prix de la Société des Professeurs d'Histoire Ancienne de l'Université.

Des générations de lycéens ont dû garder un souvenir assez négatif des pages de Tite-Live que leurs professeurs leur ont fait traduire pendant leurs années d'études. Comme je l'avais souvent entendu dire par mes étudiants, peu sensibles à l'alternance des événements *domi militiae* selon laquelle s'ordonnait la narration dans le cadre annalistique et réduisant abusivement les *Ab Vrbe condita libri* à son seul second volet, ce qu'offre l'historien padouan n'aurait été que de l'histoire-bataille et il faut avouer que la sempiternelle répétition de récits de combats a de quoi lasser le lecteur d'aujourd'hui. Mais Mathieu Engerbeaud n'a pas hésité à prendre le contrepied de ce sentiment général et à affronter la question du sens et des modalités de ce choix de l'historiographie romaine. Il était particulièrement bien armé pour le faire, puisqu'on lui doit déjà un ouvrage, issu de sa thèse de doctorat et paru en 2017, *Rome devant la défaite*, qui lui valut un prix du Ministère des

Armées et fut publié en coédition par le Ministère et les Belles Lettres. Ce spécialiste d'ores et déjà reconnu de l'histoire militaire de Rome a donc choisi cette fois de ne pas s'en tenir aux côtés moins glorieux du passé guerrier de l'*Vrbs*, ni aux moyens par lesquels les Romains sont parvenus à insérer leurs insuccès, pourtant fréquents et parfois très graves, dans la reconstruction d'une montée irrésistible vers la domination universelle, à laquelle les échecs, qu'elle parvenait toujours à surmonter, contribuaient à leur manière. C'est bien sûr cette mission de la ville de Romulus que célébraient les vers de Virgile *tu, regere imperio populos, Romane, memento* qui sous-tend la nouvelle étude de M. Engerbeaud. Il en dégage la prégnance dans la présentation de l'histoire des premiers siècles de la Ville, en suivant le récit que l'historiographie romaine nous transmet des conflits qui seraient survenus dans la période 753/290 av. J.-C.

Ces dates montrent que c'est principalement à partir de Tite-Live que l'enquête peut être menée. Car si 753, date varronienne de la fondation, semble assez évidente, il n'en va pas de même de 290, année qui sans doute vit la fin de ce que nous appelons la troisième guerre samnite, mais dont on ne peut pas dire qu'elle marqua la conclusion d'une étape de la conquête, fût-elle limitée à l'Italie péninsulaire, puisque celle-ci ne s'acheva vraiment qu'en 272 av. J.-C., avec la prise de Tarente après la victoire de Rome contre Pyrrhus.

En fait, le choix de cette date tient à ce qui est communément appelé le « trou de Tite-Live », qui fait que la narration continue que nous offre le Padouan s'interrompt avec la fin de la première décennie, en 293 av. J.-C., pour ne reprendre qu'avec le début de la deuxième guerre punique, en 219 av. J.-C. Or, aucune autre source ne permet de suppléer ce manque autre que de manière tout à fait partielle et insuffisante : le seul autre récit continu dont nous disposons, celui que donnent les *Antiquités romaines* de Denys d'Halicarnasse, ne nous fournit une narration parallèle à celle de Tite-Live que jusqu'en 443 av. J.-C., puisque, sur les vingt livres dont se composait l'œuvre, qui se

terminait à la date de 264 av. J.-C., année du déclenchement de la première guerre punique, nous ne possédons le texte complet que des seuls dix premiers livres et de la moitié du livre XI, les livres suivants n'étant connus que par fragments. Il eût été dans ces conditions impossible de poursuivre l'étude systématique de ce qu'a été, on peut dire, le « roman national » des Romains, les modalités selon lesquelles, année après année, ils ont retracé l'accomplissement progressif des promesses faites au fondateur de leur ville lors de la prise d'auspices initiale. Ce ne sont pas les bribes d'histoire que nous livrent les *periochae* des livres liviens ou ses épitomateurs qui autorisent à poursuivre l'enquête telle qu'elle peut être menée sur la période prise en considération par l'auteur.

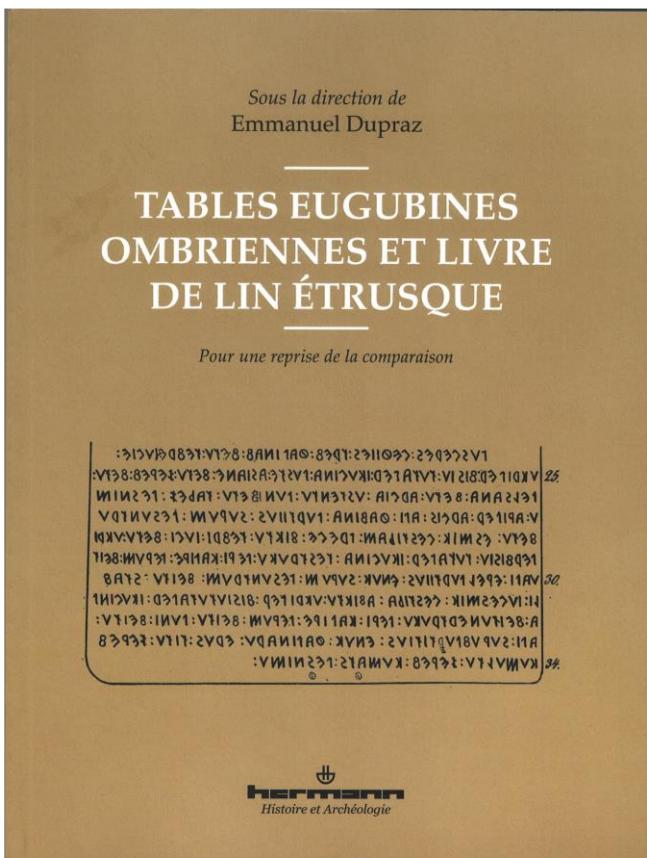
L'enquête a bien évidemment une part proprement historique, il aurait été impossible de ne pas tenir compte de « l'incertitude des cinq premiers siècles de l'histoire de Rome » dénoncée par Louis de Beaufort en 1738, et M. Engerbeaud reprend à son tour la chasse aux *falsi triumphi, plures consulatus* et autres réflections complaisantes du passé que Cicéron fustigeait déjà dans son *Brutus* et qui lui permettaient de qualifier de mensongère la vision que ses contemporains avaient de leur passé. Mais la quête d'un fond de vérité factuelle, dont nous connaissons trop le caractère illusoire aujourd'hui, ne constitue pas l'essentiel de son propos et on lui saura gré de ne se ranger ni dans le clan des « fidéistes » ni dans celui des « hypercritiques » que notre collègue belge Jacques Poucet renvoyait dos à dos. M. Engerbeaud avance d'ailleurs une remarque de bon sens : ce dont ceux qui se sont engagés dans le débat, souvent avec passion, n'ont guère pris conscience, les auteurs qui nous ont transmis leur vision du plus ancien passé de Rome n'avaient pas tout simplement pas les moyens intellectuels de penser ce passé, étaient prisonniers de catégories qui étaient celles de leur temps et dont ils ne pouvaient même pas imaginer qu'elles étaient inadaptées à leur compréhension ou simplement leur description des faits. Et pourtant, et cela est aussi un des points intéressants de la démarche de l'auteur, il fallait, ne serait-ce que du fait de la logique du genre annalistique, remplir d'événements des périodes sur lesquelles, il le rappelle avec raison, les premiers historiens n'avaient que peu de choses à dire – il nous est rapporté que Fabius Pictor en traitait très sommairement. La réinterprétation, la rétroposition devenaient dès lors des instruments quasiment obligatoires de l'écriture du passé. C'est pourquoi un historien comme Tite-Live, ou son contemporain grec Denys d'Halicarnasse, écrivant en ce moment insigne où, sous l'égide du prince, la *pax Romana* s'était étendue sur le monde avec un empire qui avait fait régner l'ordre et avait su *debellare* les derniers superbes, pour reprendre l'expression virgilienne, ne pouvaient manquer de s'inscrire dans une perspective télologique, dans laquelle l'histoire des guerres occupait une place privilégiée. C'est à suivre cette marche vers l'*imperium* universel, promis à l'*Vrbs* dès le moment de sa fondation, que s'attache le livre. L'auteur en montre la logique profonde et les articulations essentielles, par-delà le foisonnement apparemment disparate des événements.

Les projections dans le passé qu'Ettore Pais dénonçait comme de simples falsifications, sans beaucoup s'interroger sur le sens qu'elles prenaient sinon celui, un peu secondaire, de flatter des orgueils gentilices ou de fournir des étiologies, deviennent des jalons dans l'accomplissement de la mission de Rome. Le Fabius seul survivant de la *gens* après la mort de 306 de ses membres au Crémère préfigure le rôle providentiel du Cunctator au lendemain de Cannes. Bien sûr, cela amène souvent à fausser les réalités du passé : M. Engerbeaud souligne l'importance, rarement perçue, du refus que Rome aurait opposé aux Sabins vainqueurs au lendemain de l'établissement de la *libera res publica*, d'accepter de conclure la paix après la défaite ; on voit déjà là l'affirmation anachronique d'un principe qui conduira également à la réfection de l'épisode des Fourches Caudines et au refus d'admettre que les Romains aient pu alors accepter une *pax Caudina*, dont il est certain qu'elle interrompit alors ce qui est devenu, sans interruption, notre deuxième guerre samnite, puis donnera sa justification à l'attitude du Sénat face à Pyrrhus puis Hannibal, mais dont tout porte à penser qu'il ne fut posé qu'à l'occasion de la deuxième guerre punique. Dans le cas des Fourches Caudines, la honte d'une défaite est ainsi effacée ; mais la réécriture de l'histoire peut passer au contraire par l'accentuation de la gravité d'un échec. C'est le cas justement, pour les Fourches Caudines, dans le fait même du passage sous le joug : il est présenté par nos sources comme un opprobre sans précédent ; cependant, que des vaincus soient traités de la sorte devait être banal à l'époque : on voit les Romains infliger le même traitement à certains de leurs adversaires, et eux-mêmes ont toute

chance de l'avoir subi dans d'autres circonstances. En fait, agraver la portée du désastre, lui donner une dimension qui l'égalât à Trasimène ou à Cannes ne pouvait que mettre en relief la capacité de Rome à se redresser dans l'adversité et à y trouver la force qui lui permit de remporter la victoire finale.

Le plus bel exemple de désastre ainsi grandi est bien sûr celui de la prise et de l'incendie de Rome par les Gaulois en 390 av. J.-C., auquel les quelques traces archéologiques récemment découvertes n'autorisent pas à donner la dimension cataclysmique que lui attribuent nos sources. Les pages que l'auteur consacre à l'événement sont parmi les plus novatrices et les plus réussies du livre. Il y montre excellemment comment l'histoire de Rome a été reconstruite autour de ce désastre, présenté comme donnant lieu à une véritable refondation de la Ville sous la conduite du nouveau Romulus que fut Camille. L'ennemi gaulois a été grandi aux dimensions de l'adversaire par excellence, celui dont l'apparition ne manquait pas de susciter la terreur et le recours à la procédure d'exception qu'était le *tumultus Gallicus*. L'historiographie lui a attribué le sens d'une remise en cause d'une hégémonie romaine sur le Latium qui aurait déjà été établie et que la catastrophe aurait fait vaciller, donnant aux cités soumises l'occasion de se rebeller – en des mouvements de révolte dont l'*Vrbs* aurait fini par triompher, pouvant alors passer à l'étape suivante du processus de conquête, celui qui, avec l'intégration de Capoue dans la cité romaine, conduisit à l'affrontement avec les Samnites, puis, par des développements de plus en plus amples, les ennemis du Nord s'ajoutant à ceux du Sud, à celui de l'Italie entière, vaincue à Sentinum en 295, en une bataille dont l'issue victorieuse avait été annoncée par l'apparition de l'animal qui évoquait son fondateur. Or, en une démonstration tout à fait convaincante, M. Engerbeaud montre que cette catastrophe où, à en croire nos sources, Rome aurait pu périr à l'image de son ancêtre Troie, n'a vraisemblablement été qu'un épisode dans la lutte qui opposait alors Rome aux autres cités latines, notamment Tibur et Préneste, dans lesquelles des Gaulois sont intervenus au service des adversaires de l'*Vrbs*. L'événement a sans doute été d'une gravité sans précédent : mais il s'inscrit dans la continuité d'une histoire à ce stade encore latine, non romaine, et n'a pas eu la dimension épocale qu'il a prise lorsqu'on s'est mis à considérer comme inconcevable que les limites de la cité qui avaient été sacrées, à en croire Properce ou Florus, par le sang de Rémus au cours du fratricide originel, aient pu être franchies par un ennemi.

Le passé de l'*Vrbs* a donc été relu en fonction de ce que le modeste agrégat de cabanes initial était devenu à l'époque où Rome a commencé à se doter d'une histoire écrite. Ceux qui ont retracé son passé lui ont surimposé une logique qui était celle par laquelle ils se plaisaient à rendre compte d'un destin qu'ils jugeaient – certes avec de bonnes raisons – supérieur à celui de toute autre cité. Ce destin s'était accompli par la guerre, à travers les innombrables péripéties que rapporte l'annalistique : le nouvel ouvrage de M. Engerbeaud déconstruit dans les moindres détails du récit cette mise en place d'une vision de leur passé dont les Romains d'alors ne pouvaient pas comprendre qu'il s'agissait d'une rétroprojection idéologique.



Emmanuel Dupraz (sous la direction de), *Tables eugubines ombriennes et livre de lin étrusque. Pour une reprise de la comparaison*, collection Histoire et Archéologie, Hermann, Paris, 2019, 177 pages.

Les textes rituels les plus longs que nous ait fournis la partie non grecque de l'Italie pour la période antérieure à la fin de l'époque républicaine à Rome ne sont pas des textes latins, mais des documents épigraphiques rédigés en ombrien et en étrusque. Il s'agit dans le premier cas des sept tables de bronze découvertes en 1444 à Gubbio, qui ornent aujourd'hui le palais communal de la ville, et dans le second d'un livre de lin, cet antique support d'écriture en usage dans l'Italie ancienne, réalisé en matériau périssable, dont un hasard extraordinaire a fait qu'il soit parvenu en Égypte dont le climat sec a permis la conservation, que là-bas il ait été découpé en bandes, que ces bandes aient été utilisées pour envelopper une momie, que cette momie, découverte vers 1848, ait été acquise par un fonctionnaire croate de l'Empire autrichien qui

la rapporta à Zagreb où elle fut donnée au musée local en 1867, et qu'en 1891 un savant viennois, Jakob Krall, s'aperçut que le texte que portaient ces bandes n'était pas rédigé en ancien égyptien, en copte ou en arabe, voire en picte, comme on en avait émis l'hypothèse, mais en étrusque. Ce document, qui comporte 1200 mots lisibles, est de loin le plus long de ceux qui nous sont parvenus pour cette langue ; quant aux tables de Gubbio, ou tables eugubines, elles offrent un total de 4200 mots. En revanche, pour cette période – 3^{ème}/2^{ème} siècles av. J.-C.–, le latin ne nous offre guère que quelques courtes prescriptions contenues dans le traité d'agriculture de Caton.

Les tables de Gubbio décrivent plusieurs cérémonies qui étaient mises en œuvre dans cette ville ombrienne, soit pour le compte de la communauté civique, soit dans le cadre d'une confrérie, celle des frères Atiedii. Le texte continue à présenter des difficultés d'interprétation non négligeables, mais que l'ombrien soit une langue italique, par conséquent proche du latin, fait que ces difficultés restent limitées – si bien que les premiers éditeurs s'étaient contentés de donner une « traduction » latine du texte, en rendant les mots ombriens par les mots latins considérés comme leurs correspondants, en une démarche purement linguistique qui fut heureusement dépassée par Michel Bréal, lorsqu'il publia en 1875 *Les Tables eugubines. Texte, traduction, commentaire*, ouvrage où, pour la première fois, étaient analysées les procédures rituelles et les prières elles-mêmes, par comparaison avec ce que nous connaissons pour Rome. Le livre de lin de Zagreb, rédigé en étrusque, pose bien évidemment des problèmes sans commune mesure avec ceux que posent les tables de Gubbio. Notre connaissance de la langue, qui, en dépit des efforts de générations d'étruscologues, reste limitée, notamment en matière lexicale et morphologique, fait que nous comprenons très imparfaitement le texte – même si Karl Olzscha, en 1934 et 1935, et Massimo Pallottino, en 1937, ont montré que ce document est un calendrier religieux, décrivant les cérémonies à accomplir à différents jours de l'année, et exposant en particulier quatre rituels parallèles, concernant deux fois *Neθuns*, le Neptune étrusque, une fois un groupe de dieux appelés *aiser śic śeuc* (le mot *aiser*

signifiant « dieux »), une autre fois une « puissance divine » (sens du mot *flere*, comparable au latin *numen*) désignée comme *flere in crapſti*.

Or un moyen d'essayer de sortir de l'aporie qu'offre l'approche d'un texte rédigé dans une langue en grande partie inconnue comme le livre de lin de Zagreb a été de recourir à la comparaison avec les tables eugubines et de tenter de dégager des éléments communs. Ainsi K. Olzscha partait du principe que toute procédure d'offrande, dans l'Italie ancienne, s'articulait sur cinq étapes, l'invocation initiale du dieu (*inuocatio*), l'appel à ce qu'il soit favorable (*placatio*), l'indication de l'offrande (*oblatio*), l'objet de la demande (*postulatio*), la prière pour l'acceptation de l'offrande (*acceptatio*). Il se faisait fort de retrouver cette succession aussi bien dans le texte étrusque que dans les tables de Gubbio – ce qui bien sûr avait des conséquences capitales pour son interprétation : ainsi, développant cette idée en 1991 puis 1997, H. Rix, partant du fait que le document ombrien comportait des formules de prière au style direct où l'officiant s'adressait au dieu à la deuxième personne, proposait de retrouver des pronoms de deuxième personne dans le texte étrusque, dégageant ainsi des données de flexion verbale jusque-là inconnus. Ainsi la comparaison des tables ombriennes et du livre de lin étrusque fournissait une application privilégiée de la méthode bilinguistique, qui consiste, en l'absence de bilingues vérifiables du genre de la pierre de Rosette, à mettre en parallèle des éléments textuels étrusques avec des phrases réputées avoir le même sens mais rédigées dans une langue accessible pour nous.

Il faut malheureusement reconnaître qu'une comparaison de ce type n'apporte que des éléments limités. Même des formules qui appellent le plus naturellement à des rapprochements, comme les séquences récurrentes désignant les communautés impliquées dans le rituel qu'on repère aussi bien en étrusque qu'en ombrien, ne permettent pas une traduction des mots étrusques : on lit à plusieurs reprises sur les tables la formule *ukriper fisiu tutaper ikuvina*, pour la citadelle fisienne et la cité d'Iguvium, sur le livre de lin celle tout aussi fréquente *sacnicleri cilθl spureri meθlumeri enaś*, où le mot *spur*, connu par ailleurs, désigne la ville ; mais la séquence étrusque offre trois termes coordonnés en *-eri* et non deux comme la séquence ombrienne, car elle ajoute au début ce qui est peut-être un groupe de prêtres, *sacnicleri*, comporte le mot *cilθl*, exprimé au génitif, pour lequel on hésite entre le sens de citadelle ou de tribu, pose une distinction peu claire entre *spur* et *meθlum* (la cité et son territoire ?) et se termine par le génitif *enaś*, dans lequel on a proposé de reconnaître un pronom indéfini.

On serait tenté de parler d'échec de la comparaison et de se borner au constat, rappelé par notre collègue de l'université de Rome Tor Vergata Paolo Poccetti au début de l'ouvrage, que les tables ombriennes et le livre de lin étrusque sont des documents fondamentalement différents, que les premiers juxtaposent des cérémonies hétérogènes, avec des éléments rituels absents du texte étrusque, comme le recours systématique à des prises d'auspices (*avis anzeriates*, les oiseaux ayant été observés), sans rien de comparable aux blocs parallèles qu'on peut dégager dans le *liber linteus*. Mais Emmanuel Dupraz, professeur à l'Université Libre de Bruxelles et directeur d'études à l'École Pratique des Hautes Études, n'a pas hésité à relever le défi et à se prononcer, selon le sous-titre de l'ouvrage, « pour une reprise de la comparaison ». Cette reprise de la comparaison a abouti à l'ouvrage que nous voyons, qui regroupe des communications présentées à l'École Normale Supérieure de Paris le 5 juin 2015 dans le cadre d'une journée d'études et qui a été publié en 2019 dans la collection Histoire et Archéologie de l'équipe AOROC, Archéologie et Philologie de l'Orient et de l'Occident.

E. Dupraz a fait appel aux deux collègues à qui on doit les études d'ensemble les plus récentes sur le livre de Zagreb, le Néerlandais, Lammert Bouke Van der Meer, professeur à l'université de Leyde, auteur du *Liber linteus Zagrabiensis. The Linen Book of Zagreb. A Comment on the Longest Etruscan Text*, paru à Louvain et Dudley en 2007, et l'Italienne Valentina Belfiore, qui a publié en 2010 *Il liber linteus di Zagabria. Testualità e contenuto*, édité à Pise et Rome comme n° 50 dans la Biblioteca di Studi Etruschi. Lors de la journée d'études parisienne, l'un et l'autre se sont attachés à certains points du rituel étrusque qui, à leur avis, pouvaient être comparés à des éléments connus par les tables de Gubbio, éventuellement par d'autres documents italiens, comme la table osque d'Agnone. La première étudie le rôle de l'autel et du feu, le second, entre autres, le rapprochement,

linguistiquement très tentant, entre les dieux Grabovii, qui sont les trois grands dieux de la triade iguvienne Jupiter/Mars/Vofionus, homologue de la triade romaine primitive Jupiter/Mars/Quirinus, et le *flere in crap̄sti* du calendrier étrusque.

Bien sûr, les interprétations de détail varient fortement, en fonction des hypothèses auxquelles vont les préférences de l'auteur. Ainsi, là où L. B. Van der Meer reste fidèle à l'interprétation traditionnelle de *cletram*, qui se lit dans le texte étrusque, comme équivalent au *kletram* des tables, mot qui désigne une litière sur laquelle sont portés des objets rituels, V. Belfiore la rejette au profit de l'analyse selon laquelle le *cletram* étrusque serait un composé du démonstratif au cas oblique *cle*, de la postposition *-tra* et d'une copule adversative *-m*. En ce qui concerne le locatif *raχθ* des formules *raχθ tur* et *raχθ suθ*, offre (*tur*) et place (*suθ*) dans le *raχ*, le savant néerlandais comprend « sur l'autel », la chercheuse italienne « dans le feu », tandis qu'en ce qui concerne le verbe *nunθen* qui précède l'énoncé de l'offrande aux dieux, des deux sens « offrir » et « invoquer » envisagés par H. Rix, le premier préfère « offrir », la seconde « invoquer ».

Il est inutile d'insister sur les divergences, inévitables étant donné l'obscurité persistante du texte étrusque, que le parallèle ombrien ne permet certainement pas de lever. Il est plus important de souligner que la prise en compte minutieuse du contenu des tables, et quand bien même subsistent bien des points d'incertitude, permet d'affiner l'analyse du *liber linteus*. Les pages consacrées dans le livre par E. Dupraz lui-même aux « Descriptions de rituels dans les tables eugubines et le *Liber linteus* », dont il étudie la « composition d'ensemble et (les) stylèmes de détail », montrent que, par une comparaison stylistique rigoureuse entre des parties de rituel qui paraissent parallèles, on peut retrouver dans le texte étrusque, par-delà notre incapacité à comprendre le sens de la plupart des mots, une articulation dans la présentation tout à fait comparable à celle qu'offre le texte ombrien, avec des répétitions, des parallélismes, des injonctions, des énoncés d'offrandes et de prières homologues. En ce sens, et même s'il faut renoncer aux ambitieuses illusions qu'on s'était faites à une certaine époque, la comparaison entre les documents étrusque et ombrien reste un moyen d'étude de grande valeur.

La fécondité persistante de la méthode se manifeste même dans de deux des études présentées dans ce livre, dont la présence surprend dans cet ensemble, dans la mesure où elles semblent, de prime abord, totalement étrangères à la dimension comparative : celles présentées par deux jeunes chercheurs, l'Allemande Theresa Roth et l'Italien Francesco Zuin, qui ne portent que sur les tables eugubines. La première y étudie les expressions directives ; elle souligne que 90% des verbes expriment des prescriptions, généralement formulées à l'impératif futur mais exceptionnellement, dans le cas de dialogues entre officiants, à l'impératif présent, et parfois, vraisemblablement pour des raisons de politesse, au subjonctif présent voire au moyen de formules indirectes. Le second s'attache aux formes très nombreuses de « futur II », ou futur antérieur, notant qu'à côté de leur emploi grammaticalement attendu, marquant l'antériorité, très fréquent dans des subordonnées temporelles ou conditionnelles, elles paraissent avoir parfois conservé la valeur résultative – celle qu'on a dans le latin *memini*, je me souviens – et garder ainsi la trace de la valeur aspectuelle de l'ancien parfait indo-européen, disparu dans l'opposition purement temporelle du *perfectum* classique par rapport au présent qu'on constate dans les langues italiques. Nous sommes certes loin de l'étrusque et du *liber linteus*, et il est exclu qu'on puisse procéder à une analyse comparable pour le calendrier rituel de Zagreb, où très souvent nous sommes incapables de décider si nous avons affaire à des formes verbales ou nominales (ainsi pour le mot *scara*, dans lequel V. Belfiore reconnaît l'équivalent du grec *ἐσχάρα*, autel de cendres, mais que E. Dupraz identifie comme un subjonctif en *-a*). Cependant, outre l'intérêt qu'elles présentent pour notre compréhension du document ombrien, ces études permettent de jeter un regard nouveau sur certains points du texte étrusque – ainsi la variété des formules directives des tables paraît se retrouver dans le *liber linteus*, avec ce qui nous apparaît être dans la morphologie verbale de l'étrusque des impératifs réduits au seul radical, des subjonctifs en *-a* et des « nécessitatifs » en *-(e)ri*. Cet ouvrage est donc un remarquable exemple des petits pas qui jalonnent le progrès de notre connaissance de l'étrusque.